Neuvième Année. Mercredi 20 Octobre 1897 N° 15.



LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC

ABONNEMENTS : France et Étranger, 1 an....... **6** francs

ADMINISTRATION : 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice

CAUSERIE MÉTAPHYSIQUE

Le *moi*, pénétration de l'Être dans le domaine de l'existence est l'occasion ou l'une des conditions déterminantes de l'organisation des individualités.

Le *moi* est distinct de l'individualité ; il n'est pas de même nature ; mais nous appelons *moi* la conscience de notre individualité, la somme connue des phénomènes mentaux qui l'occupent et non pas notre vrai moi. La théorie encore vaguement exprimée des Théosophes modernes, paraît être celle-ci : les différentes couches organisées de l'individualité sont aptes à se séparer les unes des autres et à se concréter chacune en particulier pour former des êtres distincts; l'une de ces couches forme le *Kama* par sa concrétion et l'autre forme le *Manas* ; et ces deux couches ont une destinée différente ; le *Kama* serait destiné à la désagrégation et le *Manas* à la permanence.

Pour donner naissance à une individualité nouvelle, le *Manas* s'adapterait à un moi et l'organisation de la nouvelle individualité, dont ce *manas* serait partie constituante, dépendrait non seulement du concours de la conscience du moi avec l'ambiance externe à l'individualité, mais encore du concours de la partie de la conscience du moi qui serait filtrée par le *manas* déjà organisé au cours d'une existence précédente.

En est-il ainsi ?

C'est une question de fait. Seuls ceux qui sont capables de percevoir le fait peuvent répondre à cette question. Les autres ne font que répéter ce qu'on leur a dit.

Il n'y aurait de permanent dans l'individualité que ce qui entrerait dans la constitution du *manas* ; tout le reste serait sujet à la désagrégation et retournerait au stock des matériaux amorphes, devant servir à la constitution des individualités qui apparaîtront à leur tour.

Le but de l'existence humaine serait donc de fabriquer des manas, des instruments penseurs, des machines dans lesquelles la conscience du moi ferait apparaître des phénomènes de plus en plus complexes, ou de plus en plus correspondants à mesure que leur développement s'effectuerait.

Le *moi*, non pas fraction, mais simple émergence de l'Être dans le domaine de l'existence, point *laya*, est immuable ; rien à lui ajouter, rien à lui retrancher ; il ne prend aucune part aux phénomènes disent les Védantins ; il n'en est que le témoin ; il leur est une occasion d'apparaître, il sert de centre au tourbillon de matières mentales servant à constituer une individualité.

Ce que nous appelons des êtres, c'est simplement de la matière mentale organisée ; c'est plus ou moins de matière mentale plus ou moins organisée, mais pas plus, quel que soit le rang occupé dans la hiérarchie de l'existence. Les êtres particuliers sont des choses entrant dans la composition du domaine de l'existence. Ces choses sont plus ou moins durables ; elles peuvent durer des millions d'années sans être pour cela immortelles. Les philosophies indoues n'admettent pas l'immortalité qui serait l'immutabilité, la mort pure, pour les choses existantes. La mort pure et l'Être sont identiques ; c'est pourquoi l'Être *Parabrahm* est appelé par eux le non-existant, expression que nous avons mal traduite par néant, à moins de donner à néant le sens de non-existant, seulement et pas celui de non-étant.

Le moi vrai n'a pas à rentrer dans l'Être, parce qu'il n'en sort jamais ; il n'est pas une portion de l'individualité.

Les individualités sont des choses dans le monde de la manifestation, pas plus.

Il y a d'autres choses (peut-être) dans le domaine du non manifesté, celui que les Indous appellent l'Être, *Sat* et les Chinois, le *Ciel* ; mais de ces choses, nous ne pouvons rien savoir ; leur état est *l'inistence* et forme le couple de polarité avec *l'existence*.

On peut encore aller plus loin que les Indous et les Chinois en philosophie (pourquoi pas ?) et arriver à la conception qui convient mieux à nos intellects européens que l'Être est la synthèse de l'existence et de l'inistence et non pas seulement celle-ci. Cette conception est d'ailleurs impliquée dans l'idée de Brahm ou Parabrahm des Indous qui produit les mondes par sa respiration, *Souara*, le Grand Souffle. L'expir, *Prana* de Brahm, produit l'existence, les mondes en manifestation ; l'aspir, *apana*, produit les mondes en inistence, en *Pralaya*.

L'existence et l'inistence, le *Manvantara* et le *Pralaya*, se trouvent alors les deux pôles de l'Être ; sans que ni l'un ni l'autre soit le néant.

La grande difficulté pour les Européens qui s'occupent de philosophie vient de l'identification qu'ils font des idées d'être et d'existence ; c'est la non compréhension que l'existence n'est qu'une face de l'Être.

Les Indous, nos ancêtres intellectuels, paraissent être tombés dans l'envers de la même erreur en qualifiant de réel, l'inistant, le contre-existant, et d'illusoire, de non-étant, ce qui existe, ce qui est manifesté, le contre-inistant.

Les Indous ne sont point parfaits, pas plus que nos penseurs et nous avons le droit de soumettre leurs conceptions à l'examen de notre raison.

Pour qui veut cesser d'être une machine impulsée par il ne sait quoi, il est bon de ne rien admettre que sous bénéfice d'inventaire ; croire est l'opposé de savoir. La croyance est une infirmité de l'intelligence humaine à l'étape actuelle de son développement. Strada, le grand penseur de notre siècle, le fait ressortir plus clairement que qui que ce soit.

Aussi l'éducation ésotérique, pour ceux qui veulent arriver à la Connaissance, repousse-t-elle la croyance, la foi à ce qu'on ne comprend pas. C'est là ce qui détermine la méthode d'enseignement. On sème quelques idées dans l'intellect de l'étudiant, et c'est à lui de les faire pousser et de trouver leurs rapports avec l'ambiance.

L'enseignement ésotérique est tout l'opposé de l'enseignement vulgaire ; celui-ci se propose d'entasser dans la mémoire, comme des grains dans un grenier, beaucoup de faits et beaucoup d'idées dont celui qui les reçoit ne connaît pas la genèse et qu'il serait incapable de faire apparaître dans les champs de sa mentalité.

Pour l'enseignement vulgaire, les intellects sont des récipients ; l'idéal de cet enseignement est la production d'un érudit.

Le vrai savant est l'opposé d'un érudit ; son intellect n'est pas surchargé de faits comme un grenier de grains, mais c'est un sol qu'il cherche à rendre capable de faire pousser quelques plantes seulement, de façon à bien les connaître.

Celui qui connaîtrait totalement la vie d'une plante fût-ce d'un seul brin d'herbe, en saurait bien davantage sur le monde végétal que le botaniste capable de nommer toutes les plantes du monde en les classant par genres et espèces.

Cette idée commence à se répandre parmi nous, sans que ceux qui la conçoivent se doutent qu'elle leur vient de la Théosophie. Nous voyons dans l'Université, qu'on recommande de pousser le savoir des étudiants en profondeur plutôt qu'en étendue.

C'est là le début de l'application de la méthode de l'enseignement occulte.

En creusant un puits, on peut apprendre bien plus sur la constitution de l'écorce terrestre qu'en parcourant toute la terre, en globe-trottant comme un étourneau.

G. Morvan.

A PROPOS DU FÉMINISME

Une lectrice de la *Curiosité*, une grande Dame Russe, a bien voulu demander à notre collaboratrice M. A. B. ce qu'elle pensait du Féminisme, qui occupe, en ce moment, un grand nombre de têtes.

Nous donnons ci-dessous l'article de notre collaboratrice qui satisfaira ainsi non seulement la Dame Russe, mais qui intéressera aussi vivement tous nos lecteurs.

Nous-mêmes avions écrit un article d'actualité sur la question à propos d'une séance à laquelle nous avions assisté, en juin dernier, à l'hôtel des Sociétés savantes. Nous regrettons que les nécessités de la mise en pages nous oblige à renvoyer au prochain numéro cet article ; voici en attendant l'important article de notre collaboratrice.

E. B.

Une des questions les plus intéressantes de cette fin de siècle est, sans contredit, le Réveil de la personnalité féminine, revendiquant d'une manière vague encore et parfois même exagérée, ses droits à la vie sociale libre, tout autant que l'homme.

On prend en pitié et l'on rit à l'heure présente de la levée de boucliers de quelques vaillantes femmes, qui bien que manquant quelquefois de logique dans leurs revendications n'en sont pas moins très nobles et très courageuses dans leur effort pour rétablir dans ses droits primordiaux leur sexe si iniquement lésé depuis tant de siècles, depuis toujours pourrions-nous dire.

Quelques hommes pondérés, c'est-à-dire dont le sentiment est en heureux équilibre avec l'intelligence, se font les champions de cette noble cause : l'affranchissement de la partie faible de l'humanité.— Nous disons faible, au point de vue physique, bien que la plus part des femmes, par les souffrances qu'elles endurent prouvent surabondamment leur force de résistance physique ; mais n'insistons pas, puisque le coup de poing de l'homme a presque toujours raison de celui de sa compagne et que c'est toujours celui-ci qui a établi les rapports et les usages entre l'homme et la femme, lesquels forcément acceptés ont moulé par une longue habitude séculaire, l'âme et le corps du plus faible.

Le maître a légalisé son arbitraire en divers codes politiques ou religieux, religieux surtout ! Il a même tellement méprisé sa compagne pour la mieux avilir que dans ses grandes Assemblées ecclésiastiques, dans lesquelles le Saint-Esprit était préalablement invoqué, ces hommes déjà instruits lorsque tous leurs contemporains étaient encore barbares et ignorants, justifiaient leurs lois d'esclavage pour la femme en déclarant qu'ils ne lui croyaient pas d'âme ! Du moins que la chose était fort probable.

Ecrase la femme, fais-en ta servante, crains-la cependant, car elle est subtile et c'est d'elle que se sert l'ennemi du genre humain pour perdre l'homme fait à l'image de Dieu et avec une âme qu'il a reçue de lui ! Aussi a-t-il tous les droits, et elle aucun ! Et les premières sociétés chrétiennes aussi bien que celles qui les avaient précédées se constituèrent sous ces auspices et bien qu'avec de nombreuses améliorations, elles fonctionnent presque de même encore de nos jours. Voilà pourquoi au seuil du XXe siècle se lèvent des hommes et des femmes de cœur et d'énergie pour demander sinon une égalité parfaite entre les droits et les pouvoirs des deux sexes, mais une équivalence de rétribution permettant à la femme complémentaire de l'homme (non son complément) de marcher de pair avec lui, non devant comme le veulent quelques utopistes enthousiastes, non plus misérablement derrière lui, comme un être inférieur et conquis : une esclave.

Nous demandons que justice soit faite et rien de plus ; que la femme recouvre ses droits réels, c'est-à-dire l'usage de sa liberté d'action et de choix, comme l'homme à sa vingt-et-unième année ; que le père pas plus que le mari n'ait le pouvoir légal d'asservir sa volonté, faisant ainsi de plus de la moitié de l'humanité, la serve de l'autre ; une éternelle mineure qui passe sa vie sous le joug presque toujours égoïste du plus fort !

A cette loi déprimante, l'intellect féminin s'atrophie, il ne se lève pas, mais rampe, le mensonge et l'hypocrisie étouffant les nobles élans, qui seuls dégagent de la bestialité ; la femme s'étiole au point du vue du sentiment. Toujours méconnue, toujours exploitée, elle devient méchante... et alors même qu'elle sourit, elle n'aime plus, car la révolte gronde en son cœur. Aussi que de cruelles et passagères revanches chez la femme déchue !

A qui la faute ?

A l'homme qui blesse, repousse et renie cette partie de lui-même qu'il pense lui être étrangère, parce que le même corps, la même enveloppe de chair, ne les contient pas tous les deux, comme jadis aux premiers cycles de vie sur la planète, alors qu'entités fluidiques, ils ne possédaient qu'un seul véhicule fluidique pour leur essence respective, les deux pôles entendement et amour ou intelligence et volonté, fonctionnant simultanément dans un mode unique de vibration !

Tout ceci est oublié ou ignoré des deux moitiés de l'être, depuis sa séparation dans les longs âges écoulés. Elles sont devenues opposées l'une à l'autre par la différence apparente de leur forme physique et de leurs tendances spéciales, mais faites, je le répète, pour former un tout parfait, équilibré et puissant, ainsi qu'il le deviendra certainement dans le grand cycle d'harmonie, bien loin de nous encore, hélas ! mais dont le généreux mouvement, qui se fait à l'heure actuelle pour l'affranchissement définitif de la personnalité féminine est un acheminement.

Disons-le avec franchise, malgré notre vif désir de voir s'améliorer le sort de la femme sur le globe, surtout dans les sociétés dites *civilisées*. Les justes réformes demandées par

les promoteurs du mouvement féministe ne pourront de sitôt être accordés en totalité par la société, car les femmes ont le devoir de se montrer à la hauteur de leurs revendications, c'est-à-dire se montrer aussi raisonnables dans leur conduite que bonnes et justes dans leurs prétentions à l'égalité avec le sexe fort, qu'elles doivent surtout éviter de contrefaire maladroitement, ce qui met celui-ci en fureur et lui fait tourner en ridicule la femme prétendant à une certaine égalité avec son compétiteur que la sage nature réprouve manifestement.

Que les femmes réclament énergiquement avec persévérance les droits naturels, qu'on ne peut d'après la saine raison, exempte d'égoïsme, leur refuser, c'est bien; mais que pour le temps présent, elle borne là, ses revendications; puis lorsque l'ère nouvelle de liberté aura relevé le caractère féminin courbé, depuis si longtemps, sous le joug arbitraire du plus fort, alors meilleur juge de ses propres possibilités, la femme, non en esclave, mais en être libre et RESPONSABLE, étendra son action naturelle et bienfaisante dans un rayon plus étendu de l'activité humaine.

Ces quelques lignes suffisent pour vous donner mon appréciation sur les efforts d'émancipation faits par une élite intellectuelle féminine et aussi par leurs nobles collaborateurs, qui montrent un véritable courage à prendre en main le parti de la grande et séculaire opprimée. Ces hommes au cœur généreux ne sont encore qu'une bien petite phalange, mais leur parole chaude et vibrante a déjà remué bien des cœurs, car c'est dans le leur plein d'amour, qu'ils puisent la force de réagir contre l'injustice de leur sexe envers la femme.

Honneur à eux poètes et écrivains de talent, socialistes d'avant-garde. Honneur à vous qui devinez l'harmonie et la pressentez à travers le cahos de la vie présente où l'égoïsme forme un épais nuage autour des intelligences !

Honneur à vous aussi philosophes de toutes les Ecoles Altruistes, qui comprenez que relever la femme, l'affranchir, c'est vous élever vous-même !

Pour les théosophes et les spiristes croyants, éclairés de la réincarnation, le relèvement de la femme leur est encore plus cher, car même en conservant en eux le sentiment égoïste du mâle, ils savent qu'un jour la corporéité féminime pourra devenir leur lot, et qu'alors rendre à la femme sa place normale à côté de l'homme, c'est travailler à son propre bonheur.

Nous voudrions écrire ici le nom des rares écrivains compris aujourd'hui dans l'appellation de *Féministes*, dont la postérité honorera la mémoire, mais nous ne voulons point blesser leur modestie ; ensuite dans le nombre de ces vaillants guerroyeurs contre l'injustice de leurs contemporains se glissent pas mal de nullités faisant sans conviction grand tapage ; ceux-là, il ne faut pas encore les démasquer, car bien que n'ayant pour but que leur petite personnalité, ils donnent du moins de la voix dans ce grand haro de protestation.

M. A. B.

LES MAHATMAS DU TIBET

Les Mahatmas du Tibet existent-ils ou sont-ils des mythes ?

C'est ce que nous allons voir avec quelques auteurs et tout d'abord avec le Comte de Larmandie.

Or, voici ce que dit cet auteur dans un opuscule remarquable sous bien des rapports (1) :

« Le Bouddhisme Esotérique possède un très distingué représentant en Mme H. P. Blavatsky. On la prétend thaumaturge et je n'ai aucune peine à le croire. On la dit aussi très savante, ce qui est mieux, la Thaumathurgie n'étant pas toujours un corollaire indispensable de la science. Elle a été présentée au monde intellectuel comme étant en relation directe avec les mahatmas du Tibet. Quelques bons esprits décorent les Mahatmas de l'adjectifs « hypothétiques ». Leur existence, en tous cas, ne serait pas faite pour nous surprendre. Il y a déjà vingt ans, j'étais encore sur les bancs du collège que j'ai lu avec le plus vif intérêt le récit du *Voyage au Tibet* de MM. Huc et Gabet, missionnaires lazaristes, qui sont parvenus à la ville des Esprits, Lhassa, dépassant de beaucoup les succès de M. Bonvalot et du Prince Henri d'Orléans. Or, le livre du Père Huc contient sur les grands Lamas et les Bouddhas vivants des révélations presque effrayantes et qui seraient de nature à confirmer l'existence des Mahatmas. MM. Huc et Gabet ont été les témoins d'inconcevables prodiges, et leur bonne foi ne peut être suspectée. Je me rappelle notamment la description de l'arbre des dix-sept mille images, sorte de chêne vert sacré, portant sur chacune

Eoraka p. 43 et 44 ; 1 vol. in-12, Paris, Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie.

de ses feuilles un caractère idéographique de la langue du pays. »

Donc d'après ce qui précède, M. de Larmandie, non seulement ne nie point l'existence des Mahatmas, il est au contraire disposé à y croire.

Passons à un autre témoignage, à celui d'un voyageur plus récent que les PP. Huc et Gabet.

Or, d'une lettre de Georges Vanor, nous extrayons les lignes suivantes qui démontrent bien l'existence d'habitants vivants sur les haut-plateaux du Tibet; un voyageur contemporain, âgé aujourd'hui de 30 ans à peine, le résident Bonin a traversé et parcouru le pays des Lamas et des Mahatmas.

Voici le passage de la lettre en question :

« Puis Bonin réunit une caravane: des guides, des soldats et des chevaux au nombre de quarante et s'engagea résolument dans le Tibet par une route qui n'avait été encore parcourue par aucun Européen.

Il traversa le Haut-Fleuve-Bleu au lac d'Ashi et dut remonter plusieurs jours sur la rive gauche pour trouver un col praticable. Par un défilé situé à 4.400 mètres d'altitude, il put enfin au commencement du mois de décembre 1895 pénétrer en plein Tibet.

Il traversa ainsi le plateau de Tsong Tsin, où réside le dernier mandarin chinois de la frontière, le pays de Yunning-tu-Fu, dont le nom même était à peine connu des cartographes et le royaume de Méli ou des Lamas Jaunes (Hoano-lama) qui est commandé par un roi lama qui ne laissait jusqu'à ces derniers temps personne, pas même les Chinois, traverser son territoire. On sait que les moines lamas sont les maîtres spirituels et temporels du Tibet et même de la Mongolie. Il ne fallut pas moins de dix jours de négociations à M. Bonin pour obtenir le passage sur le territoire de ces intraitables souverains.

De Mali, le résident se dirigea vers le territoire du roi, tibétain de Kiala dont la capitale est Tataicula, grand marché situé aux confins du Tibet et de la Chine. Il y arriva à la fin de janvier 1896, ayant traversé en plein hiver plus de 1.000 kilomètres de territoire inconus et franchi des cols perchés à 5.300 mètres d'altitude, un demi-kilomètre au-dessous du sommet du Mont-Blanc.

De Tataicula, M. Bonin descendit au Setchown pour s'y ravitailler et reformer sa caravane épuisée. Puis il revint sur la frontière tibétaine qu'il suivit pendant un mois et demi pour atteindre le Fleuve Jaune et la Mongolie. Gracieusement reçu par le vice-roi du Kansou, (Mongolie chinoise), il descendit le Fleuve Jaune à partir de Lautchu, capitale de cette province, à travers les steppes de sable où errent les Mongols Eleuths à l'Ouest, les Ordos, à l'Est, le dernier territoire est occupé par les hordes, débris des armées de l'empereur Gengis-Khan, qui y fut assassiné au moment où à la tête de ses troupes, il allait forcer la Grande Muraille et envahir la Chine.

M. Bonin visita pour la première fois son tombeau, situé au milieu du désert, où le conquérant est enterré dans un cercueil d'argent, avec sa selle d'or, son sabre à double lame, son arc et ses flèches à pointes d'argent.

GEORGES VANOR.

Par les extraits qui précèdent, les Mahatmas ne sont pas des mythes et on voit qu'un intrépide explorateur qui a parcouru les vastes régions du Tibet que traverse la chaîne de l'Himalaya longue de 2.250 kilomètres, dont le pic le plus élevé, le mont Everest, n'a pas moins de 8,840 mètres de hauteur.

E. B.

LA DENTELLIERE DU PUY

(Suite)

Mlle Roussel, quelque peu effrayée de ce préambule, jura d'obéir, pourvu que la promesse exigée n'altérât pas sa santé et ne la compromît pas aux yeux de sa famille, ainsi que de ses voisins.

— Voici, chère Olympe, ce qui est ma volonté expresse, irrévocable: Vous mettrez le feu à ce pavillon trois ans après mon décès, jour pour jour : il faut vous arranger de la sorte (et c'est à vous de tout prévoir) que rien de ce que renferme cette habitation n'échappe à l'incendie ; tout... vous entendez bien ! Tout...

La dentellière sourit, elle crut à une épreuve de mauvais goût que lui faisait subir son donateur... Le voyant sérieux et même le visage assombri par le sourire qu'elle avait aux lèvres, Mlle Roussel redevint sérieuse elle aussi.

— Serait-il devenu fou ? pensa-t-elle. Alors n'exaspérons pas son humeur... il faut que de quelque temps personne ne s'aperçoive qu'il a perdu la raison, sans quoi le testament pourrait être attaqué.

— Vous ne me répondez rien, Olympe, reprit Paternot... Ce que je vous demande ne vous ruinera pas... le terrain et le jardin vous resteront, c'est donc un sacrifice de 25.000 fr., à peine que je vous demande, et certes, je pourrais bien retrancher cette somme de mon héritage que vous avez tout entier ; d'ailleurs c'est une condition que m'a imposée ma défunte femme... J'ai votre promesse... vous avez juré, je compte donc sur votre obéissance... Il me reste un moyen que je ne vous confierai point pour m'assurer de l'accomplissement de cette clause verbale ; j'y tiendrai la main... même mort !

Mlle Roussel serra les mains de Paternot, lui promettant d'accomplir fidèlement son désir, bien qu'elle en fut fort surprise, mais qu'elle pensait que tout cela se reliait à Dorothée et aux affaires politiques qui avaient motivé la disparition de Mme Dublay.

— Ceci est de l'histoire ancienne, Mlle Roussel ; veuillez ne m'en parler jamais !... Bonsoir, je vais me mettre au lit de bonne heure, espérant toujours avoir une meilleure nuit ; mais voyez, Olympe, n'oubliez pas ceci :

Il ne faut jamais désobéir aux morts !

Quelques jours se passèrent dans un calme relatif pour nos deux personnages, mais Patrice faisait toujours de mauvais rêves, auxquels il songeait toute la journée. — Or voici ce que cet avare rêvait, dès que le sommeil fermait ses paupières : une forme voilée s'approchait de son lit, le prenait par la main, ouvrait le coffre-fort y prenait les bijoux de Dorothée et tenant toujours par une forte étreinte la main de Patrice ouvrait la porte de la chambre et sans flambeau se dirigeait vers la porte donnant sur le jardin. Le fantôme l'ouvrait sans difficulté et une fois dehors, il se glissait jusqu'au puits qui se trouvait à gauche dans le jardin ; là ouvrant le coffret, la forme voilée laissait tomber un à un dans le puits, les bijoux.

Patrice ne croyait pas dormir, tant sa vision paraissait réelle, il ressentait en effet le froid, l'humidité de la terre sur laquelle se posaient ses pieds nus ; il entendait le bruit des bijoux tombant dans l'eau profonde et bien qu'il souffrit horriblement de se voir ainsi dépouillé de sa richesse par la forme voilée, il ne pouvait la retenir dans cette action qui lui faisait monter une telle colère du cœur au cerveau qu'il accomplissait des efforts inouïs pour saisir le fantôme et l'étrangler...

Mais, rage impuissante, l'ombre disparaissait après avoir jeté le coffret lui-même.

Alors Patrice tombait la face contre terre dans un pli du terrain où se trouvait de l'eau, la surface en était légèrement gelée, le poids de sa tête brisait la mince couche de glace et Patrice incapable de se relever s'étouffait dans ces deux ou trois litres d'eau qui n'aurait pas suffit à noyer un rat.

Quand l'étouffement était arrivé à une certaine limite Patrice se réveillait encore suffoqué ; il était dans son lit.

Après cette sorte de crise qui se renouvellait toutes les nuits,le misérable s'endormait dans un sommeil alors réparateur.

— Votre tristesse ne fait qu'augmenter mon cher maître, dit Olympe, vous avez cependant des nuits tranquilles ; ne sauriez-vous surmonter un peu mieux les noires pensées qui vous tourmentent sur votre mort, que vous croyez bien à tort prochaine ?

— Non, Olympe, je ne me fais aucune illusion, je mourrais bientôt !

Et alors M. Paternot donnait à Mlle Roussel des indications sur la fortune dont elle hériterait de lui, de la manière très pompeuse dont il voulait être enterré, et toujours le vieillard terminait par son expresse recommandation de brûler l'immeuble, où il habitait, trois ans après son décès.

Une nuit, Olympe fut réveillée par le bruit de la porte qui se refermait violemment ; elle se leva sur son séant :

— Qu'avez-vous, Monsieur, seriez-vous malade, dit Olympe ; il fallait m'appeler au lieu de sortir sans lumière ?

Personne ne répondit !

— Où êtes-vous, parlez-moi donc !

Effrayée de ce silence, Mlle Roussel se leva, alluma sa bougie et elle vit alors Patrice, qui semblait ne pas la voir, refermer son coffre-fort et se diriger vers son lit, les yeux ouverts et fixes !

— Qu'est-ce encore, ceci, pensa Olympe serait-il devenu somnambule ?...

Ne disons rien et observons !

Patrice mit la clef du coffre-fort sous son oreiller en disant à mi-voix... ce sera pour demain ;... je vous le promets demain... oui demain, je le jure ; mais laissez-moi, je n'ai pas la force ce soir... Et comme une masse inerte, le vieillard retomba sur son lit.

Olympe ramena les couvertures sur le corps de son maître frissonnant, et elle-même fut se

remettre au lit, mais sans parvenir pourtant à se rendormir!

La dentellière songeait qu'il n'y avait peut-être pas de sécurité pour elle à partager la chambre d'un tel malade qui prit d'une soudaine lubie pourrait lui faire du mal, la prenant pour un autre dans l'inconscience de son état somnambulique.

— Comme tout cela m'ennuie se disait Olympe, quand serai-je débarrassée de cet homme!...

— Cette nuit, vous m'avez fait bien peur, Monsieur, dit la dentellière! Qu'avez-vous à aller chercher dans votre coffre-fort, après minuit?

— C'est donc vrai que je suis allé l'ouvrir pendant la nuit? Ce n'est donc pas un rêve? — Mais, vous Olympe, avez-vous regardé ce que je faisais... Où j'allais... Répondez-moi, mais répondez donc, Mademoiselle?

Et Paternot tout défiguré par un rictus diabolique, les mains tendues en avant, comme pour saisir sa gouvernante, fit une telle impression d'horreur à celle-ci, qu'elle se réfugia épouvantée dans la cuisine, dont elle ferma la porte en dedans, ainsi qu'elle l'avait fait un jour pour fuir les trop vives démonstrations de tendresse de son maître.

Après une demi-heure, la dentellière se remit peu à peu et entr'ouvant la porte, elle regarda et écouta les pas de son maître qui résonnaient au premier étage, où il n'allait jamais.

Sur la pointe des pieds, Olympe monta doucement l'escalier; elle vit alors Patrice poussant à grand peine une énorme caisse où l'on mettait du bois; cette caisse était au fond du couloir, devant le mystérieux cabinet dont il lui avait défendu l'accès. Craignant d'être apercue, Olympe revint à la salle à manger où elle disposa le couvert, mais elle était très inquiète de la situation. Dans ce cabinet doivent se trouver les traces d'un crime quelconque, se dit-elle, et c'est là ce qui tourmente M. Paternot... Pourvu que moi aussi je ne sois pas compromise... et Monsieur redoute que j'aille voir là dedans... Oh, certes non, je n'y entrerai jamais... ou dans une dizaine d'années seulement... je n'ai pas besoin de cette pièce obscure du reste...

Le bruit des pas de son maître fit retourner la tête à la gouvernante, Patrice était fort pâle et sur son front perlait une sueur froide!

— Venez déjeuner, Monsieur, dit Olympe, et si vous avez à transporter n'importe quoi, je vous prie de m'appeler pour vous aider. A votre âge, on ne se met pas dans un pareil état, en plein hiver, et doucement avec précaution, Olympe essuya le front de son maître, le fit asseoir et lui porta aux lèvres un bol de thé avec un peu de lait.

Le vieillard but et mangea, tout en se laissant dorlotter comme un enfant. Olympe l'observait, prête à bondir hors de la salle à manger, si la folie, car elle le sentait fou à l'heure présente, venait à reprendre son maître; mais elle était bien décidée à cacher à tout le monde l'état mental de Paternot.

— Mlle Roussel, je me sens malade ; mais toutefois, ajouta Patrice, je désire que vous repreniez votre chambre, voulant être seul désormais dans la mienne. Je vous sonnerai, si j'ai besoin de vous ; d'ailleurs ma porte restera entrebaillée toute la nuit.

— N'aurez-vous pas froid ? dit Olympe, qui se sentait tout heureuse de la décision de son maître.

— Vous allumerez le poêle en faïence, qui est dans le vestibule, et le couloir étant chauffé, je n'aurai rien à craindre ; la porte de ma chambre restera ouverte, je le veux... Je veux aussi que jamais, jamais, quand je serai mort, vous ne cherchiez à pénétrer dans le cabinet noir du premier étage ; il n'y a là rien de précieux... Aussi, lorsque vous mettrez le feu au pavillon, rappelez-vous, ma chère Olympe, de commencer par cette pièce; ne l'oubliez pas!

La nuit venue, Mlle Roussel, rassurée par le fort verrou qui fermait sa chambre à coucher, passa une excellente nuit, s'applaudissant du caprice de son maître qui l'avait consignée chez elle. — On était en février, à six heures du matin; Olympe étonnée d'être encore au lit, malgré le grand jour qu'il faisait déjà, s'empressa de s'habiller. En ouvrant la porte de sa chambre, elle sentit un froid glacial et vit la porte donnant sur le jardin entr'ouverte!

— J'ai fermé cette porte hier au soir, se dit-elle, comment se fait-il qu'elle soit ouverte... des voleurs auraient-ils pénétré ici dans la nuit... Et vivement, la jeune fille courut à la chambre de son maître.

Le lit était vide, le coffre-fort ouvert!...

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Olympe, des voleurs sont venus, je suis volée! Mais qu'est devenu Monsieur?

Et se couvrant la tête d'un grand châle, Mlle Roussel s'en fut au jardin. Sur le sable de la grande allée se trouvait la cravate de

Paternot ; Olympe appela et s'avançant jusqu'au bout du jardin, elle tourna à gauche vers le bûcher, en jetant un grand cri. Proche du puits était étendu le visage contre terre et la tête à demi-plongée dans une petite mare d'eau, son maître; elle le souleva, mais déjà le corps était rigide. Paternot avait automatiquement accompli son rêve; le fantôme voilé, celui d'Armande l'avait entraîné fluidiquement, peu à peu à l'action physique, si souvent suggérée, et le malheureux avait accompli cet acte en état inconscient de somnambulisme provoqué.

Le misérable avare poussé au crime par le démon qu'il avait créé en lui était à son tour devenu sa victime.

(A suivre) M. A. B.

NOUVELLES

TRANSMUTATION DES MÉTAUX. — Cette fois on ne saurait mettre en doute la transmutation, la Monnaie de New-York a acheté treize lingots à la compagnie de l'*Argentaurum Syndicate*.

Nous reparlerons bientôt longuement de la découverte.

* * *

CONFÉRENCE DU PROFESSEUR LODGE.— Cette conférence a été des plus intéressantes, nous l'avons bien reçu en son temps et nous remercions notre honorable correspondant Sir Richardson, mais nous avons des travaux si nombreux de nos collaborateurs en retard que nous leur devons la priorité; disons toutefois que le savant professeur a parfaitement étudié son sujet : l'hypotèse spirite.

Dans le cours de sa conférence, il a donné les mêmes conseils que nous avons toujours donné à nos frères les spirites.

* * *

NÉCROLOGIE.— M. Maitland, le collaborateur Anna Kingskford pour la voie parfaite, vient de mourir après une cruelle et longue maladie.

Nous recevons également la nouvelle du décès de Marius Georges, un spirite bien convaincu, collaborateur de la *Revue Immortaliste* de notre éminent confrère Camille Chaigneau.

* * *

VIENNENT DE PARAITRE. — Deux nouveaux romans physiologiques de notre collaborateur M. A. B.

L'Envoûtement, avec une préface, des notes et notules de J. Marcus de Vèze.

Trois romans Esotériques : Episode en Egypte.— Expiation.— Episode à Jérusalem ; nous donnerons prochainement un compte rendu de ces deux nouveaux volumes qu'on trouve dans toutes les grandes librairies : à Nice, chez Appy et chez l'éditeur, Chamuel, 5, rue de Savoie à Paris.

Chez le même éditeur, un volume in-12 de notre jeune et distingué confrère Marius de Crespe : *Le Congrès de l'humanité*, dont nous donnerons un compte rendu dans un prochain numéro.

Un autre de M. Charles M. Limousin, *La Kabbale* littéraire occidentale, les 32 voies de la sagesse du Sépher Iétzirah, expliqué par l'alphabet latin.

* * *

REVUE DES JOURNAUX.— Nous avons reçu le premier numéro de la *Renaissance morale* dont nous avions annoncé l'apparition. La petite feuille renferme d'excellents conseils, elle commence à prêcher la solidarité et veut sauver l'humanité par la famille. Ce premier numéro est très sérieux et il faut bien avouer qu'en France nous ne le sommes guère.

REVUE SPIRITE. —Comme d'habitude, le numéro est très chargé et très-intéressant, nous signalerons plus particulièrement deux articles : Les réflexions philosophiques de P. G. Leymarie et une étude sur A. de Saint Martin, au point de vue théosophique.

LOTUS BLEU.— Très brillant numéro des plus intéressants qui nous donne un magistral article sur *la lumière* sur le sentier, l'homme rouge de Guymiat et du Dr Pascal lakin et Boas, etc.

* * *

LA LUMIÈRE, est toujours très instructive, le dernier numéro renferme une Etude sur le cerveau et sur l'âme, sur l'hysterie et l'hypnotisme, sur les Effleuves du corps humain, etc. Disons que le journal de notre confrère, Mme Grange, est absolument scientifique dans tout son ensemble. De pareils journaux ne permettent plus de ridiculiser les spirites.

Enfin, nous accusions réception à la *Revista Spitila*, du Brésil, à *l'Estrella Salar*, au *Reformador*, au *Light of Truth*, au *Light de Londres*, à la *Religion Universelle* de notre confrère Lessard, à la *Paix Universelle*, à la *Resurrection*, au *Pharal*, à la *Luz*, à la *Voz da verdad*, à la *Voz Spirita*, à *l'Echo da Verdad*, etc., etc.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14